

Charles PÉGUY 1873 – 1914

Écrits quelques mois avant sa mort sous les balles allemandes, ces quatrains d'*Eve* résonnent comme une prophétie :

*Heureux sont qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.*

*[...] Heureux sont qui sont morts car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés couronnés*



Péguy est l'homme de la fidélité : fidélité à son origine populaire, de souche paysanne, (veuve, sa mère était rempailleuse de chaises), fidélité à ses amitiés – au point d'épouser la sœur de son ami Marcel Baudouin, mort à vingt ans - fidélité à ses maîtres de l'école publique, les « *hussards noirs de la République* ».

« Nos jeunes vicaires nous disaient exactement le contraire de ce que nous disaient nos jeunes maîtres. Nous ne nous en apercevions pas. La République et l'Eglise nous distribuaient des enseignements diamétralement opposés. Qu'importait, pourvu que ce fussent des enseignements ».

Plus tard, il restera fidèle à la mystique socialiste qui souleva sa jeunesse à partir de la classe de terminale, à l'utopie de « *la cité harmonieuse* », d'inspiration anarchiste et Proudhonienne dont il rêva avec Marcel Baudouin. « *Dans notre socialisme, il y avait plus de christianisme que dans toute la Madeleine¹* ». Engagé à fond dans l'affaire Dreyfus, il ne regrettera pas son combat, même si ses alliés deviennent un jour ses ennemis. « *Nous fumons des héros. Il faut le dire très simplement, car je crois bien qu'on ne le dira pas pour nous* ».

Fidélité qui n'ira pas sans exiger des ruptures, et d'abord à 16 ans, avec un christianisme qu'il jugeait trop mondain et confortable. « *L'Eglise est presque uniquement la religion des riches, et ainsi elle n'est plus, socialement, la communion des fidèles.* »

Fidélité qui n'ira pas sans rupture, avec ses amis socialistes (Lucien Herr, Jean Jaurès, Léon Blum...) qui lui semblent verser dans un autre cléricisme, celui du « *Parti intellectuel* » : « *le parti politique socialiste est entièrement composé de bourgeois intellectuels²* » et dont il dénonce la triple trahison dans leur dogmatisme marxiste, leur intolérance anticléricale et leur appétit du pouvoir. Suspect aux catholiques, excommunié par les socialistes, voici le directeur des *Cahiers de la quinzaine* (fondée en janvier 1900) seul, parmi les piles d'inventures et les dettes, avec une famille à nourrir.

Péguy refusa toujours d'appeler « conversion » son retour à la foi chrétienne. Il resta toujours en dehors de l'Eglise malgré les ambassades successives de Jacques Maritain, qui fut d'ailleurs si l'on en croit Péguy, un fort mauvais ambassadeur, en tous les cas, maladroit et raide. Il refusa par loyauté pour son épouse athée, et malgré les turbulences émotionnelles (il fut très épris d'une femme juive), il choisit là encore la fidélité :

*« Et non point par vertu, car nous n'en avons guère,
Et non point par devoir, car nous ne l'aimons pas,*

¹ Notre jeunesse (1910), *Œuvres en prose 1909-1914*, Gallimard, la Pléiade, 1961, p. 581. La Madeleine est une église des beaux quartiers de Paris.

² L'Argent, p. 1109.

*Mais, comme un charpentier s'arme de son compas,
Par besoin de nous mettre au centre de misère,
Et de prendre le mal dans sa pleine justesse »*

LE PELERIN

Lorsque son fils Pierre sera atteint de fièvre typhoïde, Péguy le remettra « entre les mains de la sainte Vierge », et ce sera son premier pèlerinage à Chartres. *« J'ai fait un pèlerinage à Chartres. Je suis Beauceron. Chartres est ma cathédrale. Je n'avais aucun entraînement. J'ai fait cent quarante-quatre kilomètres en trois jours. Ah! mon vieux, les croisades, c'était facile! Il est évident que nous autres, nous aurions été les premiers à partir pour Jérusalem et que nous serions morts sur la route. Mourir dans un fossé, ce n'est rien, vraiment, j'ai senti que ce n'était rien. Nous faisons quelque chose de plus difficile. On voit le clocher de Chartres à dix-sept kilomètres, sur la plaine. De temps en temps, il disparaît derrière une ondulation, une ligne de bois. Des que je l'ai vu, ç'a été une extase. Toutes mes impuretés sont tombées d'un coup. J'ai prié une heure dans la cathédrale, le dimanche matin. »*

La Tapisserie de Notre Dame, « Les cinq prières dans la cathédrale de Chartres », Œuvres poétiques complètes, p. 544-545.

O reine voici donc après la longue route,
Avant de repartir par ce même chemin,
Le seul asile ouvert aux creux de votre main,
Et le jardin secret où l'âme s'ouvre toute.



Voici le lourd pilier et la montante voûte;
Et l'oubli pour hier, et l'oubli pour demain;
Et l'inutilité de tout calcul humain;
Et plus que le péché, la sagesse en déroute.

Voici le lieu du monde où tout devient facile,
Le regret, le départ, même l'événement,
Et l'adieu temporaire et le détournement,
Le seul coin de la terre où tout devient docile,
(...)

Voici le lieu du monde où tout est reconnu,
Et cette vieille tête et la source des larmes;
Et ces deux bras raidis dans le métier des armes;
Le seul coin de la terre où tout soit contenu.
(...)

Voici le lieu du monde où tout rentre et se tait,
Et le silence et l'ombre et la charnelle absence,
Et le commencement d'éternelle présence,
Le seul réduit où l'âme est tout ce qu'elle était.
(...)



La poésie de Péguy se caractérise par deux figures de rhétorique récurrentes : l'énumération et l'anaphore. Cela lui donne la solennité et le rythme de la prière.

Le troisième quatrain est plus personnel (cette vieille tête, ces deux bras raidis). Mais c'est une célébration et un hymne à un lieu autant qu'une présence, un lieu entre ciel et terre mais aussi un lieu qui fait taire toutes les forces extérieures, tout ce qui est « du siècle ».
C'est beau quoi...